

Mickaël GENDRY, *Troménies bretonnes. Locronan et autres terres sacrées*, Fouesnant, Yoran Embanner, 2022, 215 p.

Avec enthousiasme, Mickaël Gendry poursuit ses recherches sur la question des origines de la Bretagne, – s’agissant plus spécifiquement des migrations bretonnes et de la formation du réseau des évêchés dans la péninsule armoricaine, – question qui retient toujours l’intérêt des chercheurs et celui du grand public, comme en témoignent les polémiques sur ses récents avatars ; mais ce n’est pas le commentaire du commentaire qui intéresse M. Gendry : fidèle à l’enseignement de ceux qu’il revendique comme ses maîtres, notamment Bernard Merdrignac et André Chédeville, il s’efforce de mobiliser les ressources de l’érudition traditionnelle, – y compris le recours à la toponymie, pourtant objet de détestation chez de nombreux historiens d’aujourd’hui, – au service d’une démarche hypothético-déductive assez classique, mais qui emprunte pour partie son approche des sources à d’autres sciences humaines, en particulier l’ethnologie.

L’ouvrage de M. Gendry constitue la version actualisée du mémoire de master que son auteur a soutenu à l’université de Rennes en 2009 ; mais, à une poignée d’exceptions près, cette actualisation ne se vérifie pas dans la liste des sources (p. 196-198), ni dans la bibliographie (p. 198-206), ni même dans l’apparat critique : pour nous en tenir à un seul exemple – le cas pourtant emblématique de la troménie de Gouesnou –, il est dommageable que l’auteur n’ait manifestement pas eu recours aux travaux récents sur le dossier du saint éponyme, qu’il s’agisse de l’étude approfondie de Claude Sterckx et Valéry Raydon sur « Saint Goëznou et la fourche du Dagda », parue en 2016, ou de l’édition avec traduction et commentaire de la *vita sancti Goenovei*, donnée par nos soins en 2020¹¹. De manière générale, c’est donc bien à l’aune d’un *status quaestionis* arrêté à la date de 2009, qu’il convient de mesurer l’apport de cet ouvrage, organisé en deux parties principales : la première (p. 15-116) s’intéresse aux différentes dimensions, – « juridique, religieuse, ethnographique », – du *minihi* ; la seconde (p. 117-154), outre ce qui concerne ses enjeux économiques et territoriaux, traite la question du lien du *minihi* avec l’évêché, le monastère ou la paroisse.

On imagine que le titre de l’ouvrage devrait, *a priori*, susciter la curiosité et même l’intérêt du lecteur, du moins chez celui pour qui le mot *troménie*, absent des principaux dictionnaires de la langue française, évoque quelque chose : ce mot, qui transpose le breton *tro minihi*, recouvre une pratique socio-religieuse de circumambulation collective dont rend compte le terme *tro* (tour) ; pratique supposée recognitive de la sacralité du territoire ainsi circonscrit et qui, au reste, ne semble pas spécifique à la Bretagne. La troménie interroge surtout les origines du *minihi* et le sens à donner à ce terme : « lieu sacré/sacralisé », comme on vient de le dire, ou

11. Voir les recensions de ces deux études dans les *Mémoires* de notre Société, respectivement au t. xciv, 2017, p. 443, par Pierre-Yves Lambert, et au t. xcix, 2021, p. 459-461, par Philippe Guigon.

plutôt « bien monastique », dont la possession faisait l'objet, à intervalles réguliers, d'une « recharge mémorielle » ? À moins d'envisager que les deux cas étaient, alternativement ou conjointement, possibles. Ces différentes problématiques se croisent à plusieurs reprises dans l'ouvrage de M. Gendry, notamment à propos du cas assez atypique de Locronan (voir, par exemple, aux p. 64-72 et 132-139), où, en toute hypothèse, il convient de distinguer la possibilité d'un rituel ancien en lien avec la présence d'un *nemeton* gaulois, de la troménie, mode d'emploi tardif du *minihi* local, lui-même établi sur place aux ^{XI^e}-^{XII^e} siècles seulement.

Agréablement présenté, le livre comporte cependant son lot de bourdons, coquilles et mastics, contrepartie, presque inévitable désormais, du dynamisme éditorial breton qui ne prend pas toujours la précaution, ou du moins le temps, de faire procéder à une relecture experte et collégiale des textes de ses auteurs : les références de l'apparat critique, dont la forme est souvent approximative, témoignent plus particulièrement de ce déficit éditorial ; mais *qui sine peccato est, primum lapidem mittat* ! Si la pertinence des illustrations, s'agissant surtout des documents anciens, pâtit malheureusement d'une qualité de reproduction insuffisante, l'ouvrage est enrichi de plusieurs cartes et tableaux fort utiles qui permettent de visualiser et de synthétiser commodément de nombreuses données éparées : ainsi, par exemple, la carte de la p. 11 nous donne-t-elle à voir, d'un seul coup d'œil, l'extension de l'utilisation du terme *minihi* à l'échelle de la Bretagne et la concentration du phénomène de troménie dans la seule partie occidentale de la péninsule.

Il faut également signaler la base de données sur laquelle l'auteur appuie l'essentiel de sa démonstration et qui contient 88 lieux auxquels la toponymie associe le terme *minihi* (p. 155-193). Il est toujours utile de pouvoir disposer d'une telle nomenclature, dont M. Gendry déclare, avec modestie, qu'elle n'est certainement pas complète ; son principal défaut réside plutôt, de notre point de vue, dans l'extrême disparité des éléments recueillis lors de son établissement et dans le traitement parfois insuffisamment rigoureux auquel ceux-ci ont été soumis : ainsi, par exemple, le même toponyme Pont ar minihy (*alias* Pont-Minihy), qui s'appliquait à l'ouvrage d'art au-dessus du ruisseau entre les paroisses de Plouégat-Guérand et de Lanmeur, est-il compté dans les deux endroits. En revanche, le (trop) court « essai d'interprétation » de cette base de données (p. 194-195) a le mérite, nous semble-t-il, de dire l'essentiel sur la nature du *minihi*, dont la troménie, lorsqu'elle existait, n'a constitué, si nous avons bien compris, qu'une sorte de motif décoratif, destiné à renforcer le processus de sacralisation territoriale correspondant.

Comme dans ses livres précédents, l'auteur s'efforce de croiser tout à la fois des sources et des approches encore trop souvent cloisonnées : c'est le cas notamment de textes appartenant au corpus juridique ou bien relevant de la littérature hagiographique. Si, à propos de cette dernière, certaines conclusions de M. Gendry nous semblent parfois un peu trop confiantes, – les études hagiologiques ont connu depuis une trentaine d'années, ou même simplement depuis 2009, un tel changement de paradigme

qu'il est parfois difficile d'en embrasser toutes les nouvelles dimensions, – du moins l'auteur met-il habilement le doigt à plusieurs reprises sur des points très importants, insuffisamment mis en évidence jusqu'ici: ainsi en est-il, par exemple de « l'inflation des vies latines à l'époque féodale » (p. 39-41) – le terme, moins excessif, d'*efflorescence* nous semblerait plus approprié pour caractériser ce phénomène – qu'il met en parallèle avec « l'inflation des minihis à l'époque féodale dans les sources diplomatiques » (p. 30-34 et carte p. 35). Dans ce processus complexe où se confondent – qu'il s'agisse de l'immunité des biens ou de l'asile des personnes – d'anciens droits accordés, dès les origines, aux sanctuaires chrétiens et des pratiques sociales, tantôt héritées des temps les plus anciens, tantôt fabriquées selon les besoins de l'époque à laquelle travaillaient les hagiographes, ces derniers ont en effet joué, surtout à l'âge féodal, un rôle très important dans le processus souvent ambivalent d'appropriation/sacralisation du territoire par l'institution ecclésiale, comme en témoignent plusieurs épisodes miraculeux avec circumambulation du saint, même si, paradoxalement, le mot *minihis*, comme le souligne M. Gendry, n'apparaît jamais dans cette littérature (p. 42); rôle qui s'est prolongé jusqu'aux Temps modernes, avec Albert Le Grand ou dom Lobineau, et même beaucoup plus tard, avec les chanoines Abgrall et Peyron, par exemple, auteurs si peu scientifiques de la cinquième édition de la somme d'Albert Le Grand (1901), jusqu'à permettre de nos jours la récupération de cette thématique à des fins d'*hagio-marketing*.

Malgré son caractère profus, souvent diffus, parfois confus, qui témoigne des difficultés d'adaptation d'un mémoire universitaire, la lecture de l'ouvrage de M. Gendry se révèle utile pour nourrir la réflexion de ceux qu'un certain discours relatif aux manifestations *hagio-folkloriques* intrigue, ou agace, ... ou les deux.

André-Yves BOURGÈS

Michel NASSIET, *Anne de Bretagne, Correspondance et itinéraire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Mémoire Commune », 2022, 394 p.

Il s'agit de l'ouvrage le plus important publié sur la duchesse-reine Anne depuis de nombreuses années et, à son tour, il informera et stimulera de nombreux champs de recherche différents. Il fournit avant tout la plus importante collection publiée à ce jour de la correspondance personnelle d'Anne en tant que duchesse de Bretagne (1488-1491) puis en tant que reine de France (1491-1514), c'est-à-dire la correspondance active – lettres closes, missives – par opposition aux lettres patentes, mandements et autres actes administratifs émis en son nom, ainsi qu'une liste complète des lettres entrantes similaires connues, formant la correspondance passive, qui lui ont été adressées directement par des papes, des rois et des reines et d'autres personnes, dont une sélection est également entièrement éditée. Pour les premières années tumultueuses de son règne en tant que duchesse, seules quinze lettres personnelles d'Anne ont survécu ainsi que